

Le jour où je gagnai le concours d'écriture...

Le jour où je gagnai le concours d'écriture je me trouvais à Paris pour une conférence. Je travaillais comme responsable communication pour une fondation genevoise et nous étions dans la capitale pour discuter des investissements responsables.

Un membre du jury, une femme qui m'avait aiguillée et prise en sympathie lors d'un cours d'écriture, m'a appelé:

« Tu as gagné! ».

J'étais surprise.

Franchement, je ne m'y attendais pas.

Au repas qui suivit la cérémonie de remise du prix dans un grand hôtel milanais, quand un éditeur renommé me dit qu'il voulait me parler de la publication de la version « roman » de mon récit, je ne réalisais toujours pas ce qui était en train de se passer.

J'eus besoin de douze mois pour écrire le livre. Mais se fut dans la douleur.

Ma famille et mon copain me virent de moins en moins.

Je laissai tout tomber: le kickboxing, le golf, la guitare...

Professionnellement, je pris une année sabbatique.

Tout était réglé en fonction de ma nouvelle occupation. Je me donnais des horaires, comme j'avais lu que des auteurs plus expérimentés faisaient... De huit heures trente à midi et de deux heures à quatre heures.

Par chance, la première version de mon livre plu à l'éditeur. Il l'a publia après les petits réglages habituels.

Au moment où je me préparais à reprendre ma vie normale, l'éditeur me proposa un contrat qu'il appela standard: un livre à lui soumettre à chaque rentrée.

Sur le moment, la tête perdue dans les nuages de la gloire, j'acceptai.

Je donnai définitivement ma démission, et je vendis mes clubs de golf.

Au début les idées ne manquaient pas. Cependant, un livre par an, ce n'est pas un cadeau. Petit à petit, les visites dans l'antre obscur de l'éditeur milanais me hantaient pendant des semaines. Je ne savais plus quoi lui offrir pour calmer son appétit de mots et d'aventures imaginaires.

Je ne savais plus quoi écrire, ni comment écrire.

Les bonnes relations se gâchèrent, le contrat aussi.

Aujourd'hui j'ai perdu tout goût à l'écriture. La vue d'une page blanche déchaîne en moi des souvenirs et des peurs que je croyais passées.

Je me rappelle avec regret de mes années à l'atelier d'écriture, du partage de nos textes, qui nous faisaient ressentir, pour quelques heures, le plaisir de transmettre nos émotions.

Sibilla Guidotti